

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT
Francis CHEVASSU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris, 26, rue Drouot (9^e), Paris

Sommaire

JEAN AICARD.....	Le bonnet d'Yvon
G. DUPONT-FERRIER...	Les Cloches
RENÉ DOUMIC.....	Les inconvénients et les avantages de l'ironie
GUY DARÈS.....	Une religion nouvelle
JEAN MORET.....	Barbey d'Aurevilly et l'Académie
RÉGIS GIGNOUX.....	Semaine sainte
FRÉDÉRIC MASSON.....	La comtesse Walewska
ANDRÉ DELACOUR.....	Vieilles coutumes du vendredi saint
ANDRÉ BEAUNIER.....	A travers les Revues
JACQUES BARDOUX.....	« Silhouettes d'outre-Manche » Le livre du jour

Page Musicale

CHARLES CUVILLIER... « Afgar ou les Loirs andalous »
(« L'été de la Saint-Martin », chanté par M. Berthez)

LE BONNET D'YVON

Mon Dieu, oui ! c'était un Breton incorrigible. Breton, il l'était aussi par l'entêtement et l'ivrognerie.

Excellent matelot, par exemple. Tous ses officiers l'aimaient beaucoup. J'étais lieutenant de vaisseau, et embarqué avec Yves, à bord du *Formidable*, qui portait au mat d'artimon un pavillon amiral.

Yves, qu'on appelait aussi Yvon, en service ne plaisait jamais. Dur à la besogne, prompt à l'obéissance, oui, mais, c'était un excellent matelot.

Le devoir avant tout, — c'était son mot, si bien qu'il avait discipliné son vice : Yves avait une manière à lui de se griser ; il y mettait de l'ordre, de la gravité, le sentiment de ce qu'il devait à la marine, à l'Etat et à lui-même.

Ses naïvetés, ses entêtements, étaient souvent des plus comiques, mais ses camarades n'en riaient qu'avec mesure, on hocha de sa présence, sachant qu'il avait, comme on dit, la tête près du bonnet, — un fameux bonnet, comme vous allez voir !

Le brave garçon envoyait à sa femme presque tout son argent. Ce qu'il en gardait devait s'accumuler pendant un peu de temps pour représenter le prix d'une orgie comme il l'entendait, d'une griserie raisonnable.

Yvon était donc sage pendant tout ce temps-là.

Il laissait se faire dans les profondeurs de son sac, la somme avec laquelle il achèterait enfin, après l'avoir tant désirée, sa journée d'alcool et de rêve.

Un poème, ce sac. — Il avait la forme d'un traversin, comme tous les sacs de matelot. Ce qui le distinguait, c'est qu'un camarade, dont la vocation jadis avait été de devenir peintre, l'avait couvert de dessins à l'encre indélébile et même de peintures à la colle, aux tons très vifs et variés. On voyait, au beau milieu, un écusson surmonté de deux pavillons en croix, et, dans l'écusson, à l'ombre des trois couleurs, des matelots en goguette, titubant, bras dessus, bras dessous, — quelques-uns, vaincus par l'ivresse et couchés à terre, — d'autres, debout, un peu à l'écart, comme certains personnages de la *Kermesse* de Rubens, rendant à la terre le jus de la treille. En exergue : *Vive le vin de France !*

Tant qu'il n'avait pas d'argent pour faire la fête, la grande fête, Yves ne demandait jamais à descendre à terre avec les camarades. Quelques verres ne lui auraient pas suffi ; il lui fallait beaucoup mieux : il voulait « avoir son plein ».

Plutôt que mal faire les choses, mieux vaut « n'est-ce pas ? » — ne point s'en mêler. Yves avait un idéal de beuverie. Il voulait, après avoir passé lentement, dans la journée, par tous les degrés de l'ivresse, tomber enfin comme mort. Après tous les rêves, le néant d'oubli ! Et, dame, pour en arriver à ce dénouement précieux, il lui en fallait du liquide ! Ce n'était pas un enfant, que diable ! Il portait rudement bien la toile. Yvon était un homme, qu'on ne démolissait pas avec des bouteilles. Il pouvait lutter contre une barrique raisonnable. Il n'était rond que lorsqu'elle était vide.

Et des plaisanteries de ce genre, on pouvait lui en faire. Celles-là, il les supportait d'un air grave. Quand on a la conscience en repos, on laisse dire.

Il fallait voir avec quelle méthode il procédait à ses préparatifs de fête, la veille des grands jours, des jours où il descendait à terre pour dépenser l'argent du sac.

Du fond de ce sac illustre, il tirait d'abord, dévotement, une vieille blague à tabac (une vessie de mouton) qui lui servait de bourse. Il la regardait un moment d'un air attendri, car déjà elle lui donnait la vision complète des délices qu'elle devait lui procurer.

Il assurait cette bourse dans sa poche, après l'avoir ouverte, refermée, soulevée, puis il tirait de son sac un petit miroir rond et s'examinait avec soin.

Il était beau, le gaillard, avec ses larges épaules, sa barbe bien soignée, ses cheveux en brousse aux luisants de loutre, ses lèvres sensuelles qui laissaient voir des dents de requin aiguës et très blanches.

Le bonnet d'Yvon, bien doublé d'une toile rude tendue par un léger cerceau

d'osier, tenait un peu en arrière sur sa tête, montrant comme avec jactance le nom du *Formidable* tout doré en plein front, tandis que, sur les épaules de notre matelot, les deux bouts du ruban, à la traîne dans le vent, flottaient onduleux, frappés d'une ancre d'or et tout pareils à deux jolis battants de pavillon.

Yves était toujours bien propre, le cou nu, un peu rouge, sortant du tricot rayé, les lictes de la chemise plissées avec soin en accordéon, le grand col légèrement empressé, contre l'ordonnance... car Yves, les jours de gala, « faisait de la fantaisie ». Ses chefs, qui l'aimaient, lui passaient bien des choses.

Le commandant avait pour Yves une considération spéciale, une sorte de haute estime indulgente et gaie qui se manifestait par des familiarités paternelles. Yves s'en portait fier.

Une fois à terre pour faire la noce, Yves disparaissait.

Et voilà notre Yvon parti pour la gloire !

Qu'on fût à Brest, à Toulon, à Alger, à Tunis, au Pirée, c'était partout la même chose.

Dans quels bouges innommés roulait-il toute la sainte journée, ses camarades devenaient le savoir. Les guinguettes des quais, honnêtement ouvertes au bon soleil et offrant aux regards du passant leurs étalages de poisson frit, n'étaient pas son affaire. Yves naviguait dans des parages ignorés. C'était un voilier de haute mer. Il ne craignait rien. Il affrontait tous les inconnus.

Il était fidèle à sa femme. Il ne demandait aux tavernes que le droit de mener grand bruit, de frapper de son poing terrible les tables chargées de verres et de bouteilles. Il ne voulait que la liberté de tutoyer les buveuses, d'enlacer son bras à leur taille pour se donner, à travers les vapeurs de l'ivresse, le vague rêve des véritables amours retrouvées un instant... Et si les pauvres filles devenaient familières, il reculait un peu, d'un air digne, et leur faisait observer que, leur payant à boire, il ne leur devait pas d'autres regards.

Toutefois, est-il qu'après avoir beaucoup bu, beaucoup crié, beaucoup chanté et chaviré les tables et les chaises de tous les cabarets, Yvon finissait toujours par se sentir un peu troublé, un peu vaillant. Il « donnait de la bande » comme un bateau. Il penchait décidément sur bâbord ou sur tribord, à moins qu'il ne roulât bord sur bord.

Dès qu'il s'en apercevait, — car sa conscience ne cessait de veiller, — il mettait sous son bras la bouteille d'absinthe ou d'eau-de-vie qu'il avait de ses invités de rencontre il avait aux trois quarts vidée et voilà qu'il payait la note avec beaucoup d'attention, recomptant vingt fois les derniers sous qu'il fallait abandonner ; puis de son mieux, encore assez droit sur ses pattes, laissant là les échevelés, les indisciplinés, il regagnait le quai du port.

Yvon, pour rien au monde, n'aurait voulu manquer l'heure de rentrer à bord. « Le devoir avant tout. » C'est pour cela que notre gaillard ralliait le quai, et sur le quai le point précis où l'embarcation du bord avait coutume d'accoster. Alors là, à cet endroit, toujours le même, sûr d'être vu et ramassé par les camarades, Yves ne descendait pas à terre. Plus jamais, vous entendez bien, il ne descendait à terre, aux jours où il l'aurait pu.

Il y avait donc quelque chose de changé, là-haut, dans la lune ou dans les étoiles ? Que se passait-il, bon Dieu ! Plus de col empressé, plus de lictes plissées... Plus de conversation avec le petit miroir. Plus de bourse qu'on tire du sac et qu'on soupèse, en la regardant d'un air drôle.

Les camarades le blaguaient : — Il s'aura confessé, pour sûr ! C'est devenu une demoiselle, ou comme qui dirait un servent de curé.

Oui, Yves ne se grisait plus ! Il avait renoncé à la grande fête obscure.

Nous étions à Toulon, Yves toujours embarqué sur le *Formidable*, un de nos plus grands cuirassés, formidable en effet, parmi tous ces redoutables navires, une vaste cité flottante, une vraie ville de guerre, remparts et tours, balcons de fer suspendus à des mâts de fer et portant dans l'espace des canons-mitrailleurs qui menaçaient à la fois tous les points de l'horizon.

Et cette cité flottante était habitée par tout un peuple.

— Eh bien, dis-je à Yvon un beau matin, comme il regardait les autres descendre à terre ; — c'est ton jour de permission. Tu n'y vas donc plus, hein, mon vieux brave ? Tu as enfin compris nos conseils ?

Il regardait s'éloigner le « pointu », l'embarcation de louage qui emmenait ses camarades. Il regardait d'un œil morne, indifférent. Les moines ont ce regard lorsque, du fond des cellules, ils pensent aux vanités du monde.

Yves ne répondait pas. Je me mis à rire.

— Te voilà tout changé, tant mieux ! Tavions-nous assez coïncidé de ne plus te griser comme ça !... Ten souviens-tu, Yves ? Rien n'y faisait. Qu'est-ce donc, hein ? confie-moi ça ! Qu'est-ce donc qui t'a corrigé ?

Yves m'aimait bien.

— Oh ! je ne suis pas corrigé, fit-il d'une voix sourde. Ça m'embête assez de n'y plus aller.

Il reprit, de sa même voix sourdement rageuse : — Si je ne vais plus à terre, ça n'est pas pour ne plus boire. Oh ! non, je vous dis, je regrette ça bougrement.

— Alors, pourquoi est-ce ?

En détournant la tête, comme s'il avait honte, Yvon répondit : — On peut bien vous dire ça, à vous, capitaine, qui me montrez toujours de l'amitié ! Voici l'affaire. A Brest, là bas, notre voisine, la voisine d'à côté, du même étage de la maison où nous de-

mes plaisanteries, Yves demanda, « comme de juste », à parler au commandant.

Il l'aborda d'un air pénétré, roulant entre ses doigts son bonnet de laine bien rond, toujours bien raidi par le cerceau d'osier, sous le pli dur et serré de la doublure imperméable, un bon bout de carotte de tabac, un dé, du fil blanc et du fil noir, et peut-être des gris-gris chers à son cœur de Breton, des souvenirs.

— Eh bien, que veux-tu, mon brave ? Il commença délibérément : — On m'a fait tort, commandant !

— A toi, mon ami ? Ça n'est pas possible. Tout le monde t'aime, tes camarades et les chefs. Quel tort est-ce qu'on aurait pu te faire ?

Le chef souriait. Yves releva la tête fièrement.

— Oui, commandant, on m'a fait tort. Et comment cela ? Explique-toi.

Alors Yves s'expliqua, en effet, non sans baisser légèrement la voix au passage difficile, qui fut l'aveu de son ivresse habituelle, — mais en la haussant aussitôt pour faire remarquer combien la régularité de ses mauvaises habitudes assurait le bon ordre de son service. Il conclut :

— J'avais la permission de dix heures. Et c'est à cinq heures qu'on m'a ramassé. J'avais cinq heures à dormir à terre !

— Mais puisque tu ne savais plus si tu étais à terre, — ou ailleurs, — répliqua Yvon, qu'est-ce que ça peut te faire d'avoir dormi à bord, plutôt que sur le quai du port, comme un vagabond ?

— Ça n'était pas leur droit de me ramasser. Voilà tout. J'avais mon droit de dormir en liberté. Et maintenant, sans respect, commandant, les autres me blaguent. Ça n'est pas mon compte.

Et, inouï de gravité, il acheva, presque solennel : — Pour cette fois, ça passe. Mais j'espère bien qu'à l'occasion, commandant, ça ne se renouvellera plus !

Yvon tenait à ses droits. Si on les lui assurait on pouvait, par un juste retour, être certain qu'il ferait toujours tout son devoir.

Le commandant était un de ces hommes « qui comprennent ». Il eut toutes les peines du monde à garder un peu de sérieux ; il y parvint, et, la joie dans l'âme, il dit à Yves :

— C'est entendu... vas en paix... ça ne se renouvellera plus, je te le promets. Mais, puisque l'occasion se présente, laisse-moi, une fois encore, te donner un bon conseil... Renonce à ton gros défaut, mon ami. Corrige-toi de ton vice. Il te jouera quelque mauvais tour. Tu vois bien qu'on ne sait plus ce qu'on fait, ni ce que vous font les autres. On n'est plus un homme. Crois-moi, Yves, ne te grise plus, ça vaut mieux.

Mais Yves avait secoué la tête. Il y tenait, à son vice ; il n'avait de plaisir que celui de boire.

— Tout ce qu'on voudrait, disait-il parfois, pourvu que j'aie, de temps en temps, ma biture ! Y renoncez ? Ah, ouïche ! quand je serai mort... j'aimerais mourir que d'y renoncer !

Or, à la grande surprise de tout le monde, il advint que, de plusieurs mois, Yves ne descendait pas à terre. Plus jamais, vous entendez bien, il ne descendait à terre, aux jours où il l'aurait pu.

Il y avait donc quelque chose de changé, là-haut, dans la lune ou dans les étoiles ? Que se passait-il, bon Dieu ! Plus de col empressé, plus de lictes plissées... Plus de conversation avec le petit miroir. Plus de bourse qu'on tire du sac et qu'on soupèse, en la regardant d'un air drôle.

Les camarades le blaguaient : — Il s'aura confessé, pour sûr ! C'est devenu une demoiselle, ou comme qui dirait un servent de curé.

Oui, Yves ne se grisait plus ! Il avait renoncé à la grande fête obscure.

Nous étions à Toulon, Yves toujours embarqué sur le *Formidable*, un de nos plus grands cuirassés, formidable en effet, parmi tous ces redoutables navires, une vaste cité flottante, une vraie ville de guerre, remparts et tours, balcons de fer suspendus à des mâts de fer et portant dans l'espace des canons-mitrailleurs qui menaçaient à la fois tous les points de l'horizon.

Et cette cité flottante était habitée par tout un peuple.

— Eh bien, dis-je à Yvon un beau matin, comme il regardait les autres descendre à terre ; — c'est ton jour de permission. Tu n'y vas donc plus, hein, mon vieux brave ? Tu as enfin compris nos conseils ?

Il regardait s'éloigner le « pointu », l'embarcation de louage qui emmenait ses camarades. Il regardait d'un œil morne, indifférent. Les moines ont ce regard lorsque, du fond des cellules, ils pensent aux vanités du monde.

Yves ne répondait pas. Je me mis à rire.

— Te voilà tout changé, tant mieux ! Tavions-nous assez coïncidé de ne plus te griser comme ça !... Ten souviens-tu, Yves ? Rien n'y faisait. Qu'est-ce donc, hein ? confie-moi ça ! Qu'est-ce donc qui t'a corrigé ?

Yves m'aimait bien.

— Oh ! je ne suis pas corrigé, fit-il d'une voix sourde. Ça m'embête assez de n'y plus aller.

Il reprit, de sa même voix sourdement rageuse : — Si je ne vais plus à terre, ça n'est pas pour ne plus boire. Oh ! non, je vous dis, je regrette ça bougrement.

— Alors, pourquoi est-ce ?

En détournant la tête, comme s'il avait honte, Yvon répondit : — On peut bien vous dire ça, à vous, capitaine, qui me montrez toujours de l'amitié ! Voici l'affaire. A Brest, là bas, notre voisine, la voisine d'à côté, du même étage de la maison où nous de-

meurons, tout en haut sous les toits... eh bien, elle est morte. Et elle a laissé deux moussaillons, — cinq et huit ans, — que ma femme a donc recueillis, chez nous, comme ça se doit... Alors, comme de raison, j'eux plus boire... Y a plus moyen !

Faut bien que j'y envoie tout mon argent à ces pauvres mioches... Y a plus moyen... Faut tout envoyer !

Ah ! le brave cœur de pauvre ! Il se soumettait sans phrase à un devoir qui lui paraissait commandé... « Y a plus moyen !... Faut tout envoyer », ces mots exprimaient la fatalité du devoir tel qu'il le concevait. Il ne discutait rien, le Simple. La voisine avait laissé deux enfants. Il les avait donc pris à sa charge ; et, pour les nourrir, il renonçait, comme de raison, aux seuls plaisirs qu'il eût connus en ce monde, à ce vice invétéré que les raisonnements, les conseils, les ordres, la surveillance des chefs et des médecins, les menaces de maladie et de mort n'avaient pu corriger. La nécessité d'être bon et charitable au prix du double héroïque effort, le trouvait prêt tout à coup, résigné, docile comme un enfant. Il obéissait à une consigne du bon Dieu, qui devait être à ses yeux une sorte d'amiral très grand, très vieux et très vénérable.

Et en regardant Yves s'éloigner sur le pont de notre *Formidable*, je sentis ma vue se troubler d'une larme.

Il lui jura après nous qu'il n'aurait pas de mal à Toulon. C'était en hiver. Il faisait froid, mais un beau soleil étincelait sur la mer, et, comme c'était un jour de fête publique, d'innombrables groupes de curieux en toilettes des dimanches, groupés ça et là sur les rivages du Mourillon, à la Grosse Tour et sur les jetées, assistaient à notre appareillage et à notre départ.

Lancée levée, le majestueux navire s'émut lentement, se mit en marche, s'éleva enfin en accélérant par degrés sa vitesse. Yves, pour aider à la manœuvre, qui consiste à relever l'ancre contre le bord, descendit, les pieds nus, sur cette ancre gigantesque qui pendait au-dessus de l'eau un peu agitée et qu'on sentait glaciale, rien qu'à la voir.

Comme nous étions amarrés assez près de la passe, nous fumes tout de suite sortis de la rade et pris par une certaine houle. Notre vitesse s'accéléra.

Tout à coup un cri retentit, suivi bientôt de l'appel strident des sifflets du bord :

— Un homme à la mer !

Il fallait stopper. Grosse affaire ; tous les ordres donnés sont modifiés, tous les mouvements sont interrompus et contrariés. On exécute les manœuvres nécessaires. L'officier de quart pèse et frappe du pied. Le commandant n'est pas content ; l'amiral non plus. Sa belle manœuvre de départ est troublée sous les yeux de tous ces terriens en fête qui regardent du rivage et qui se demandent quelle maladresse nous avons bien pu commettre.

— Satanée histoire !

Or, pendant ce temps, à l'arrière, de mon poste de manœuvre, je regardais l'eau, cherchant le matelot tombé, lorsque j'aperçus mon brave Yvon !... Je fus sans inquiétude... Il nageait comme un marsouin ; il fendait l'eau à grandes brassées, mais, chose bizarre, au lieu de suivre le *Formidable*, où tout se dérangeait pour le ramasser, ce drôle d'homme s'éloignait du bord, et vivement !

J'eus aussitôt l'explication matérielle de cette étrange manœuvre.

Le bonnet d'Yvon, l'ouverture en l'air, flottait comme un petit nautile, s'élevait et s'abaissait à la lame, dans le remous... Et Yves allait repêcher son bonnet !

Je le vis s'en saisir, le remettre vivement sur sa tête et tranquillement, avec soin, rabattre sous son menton la jugulaire de colon blanc ! Puis il vira de bord et revint vers nous...

Je risais en moi-même, non sans plaindre le pauvre garçon, qui devait avoir bien froid.

On ramena à bord notre matelot, tout ruisselant ; ses dents claquaient. Il avait mangé moins d'une heure avant. On craignait une congestion. On le frictionna, on le coucha à l'infirmerie. Et j'allai lui rendre visite une heure plus tard. Il avait bu du thé et du rhum. Son visage disait la santé et, sous une placidité parentale, j'y décelai fort bien je ne sais quel air de malice... Je voulus savoir...

— Voyons, Yves, lui dis-je, un bougre comme toi, ça ne tombe pas à la mer par beau temps, en allant sur l'ancre ! Un vieux gabier, ça se tient là-dessus des griffes et des patles, comme une araignée sur un mur !

Il souriait... Je tâchai alors de le piquer d'honneur.

— Espèce de grand maladroit ! lui dis-je. Comment ? Vraiment ? Tu es tombé ? Ah ! mon pauvre novice ! tiens, c'est honteux !

— Chut ! fit alors notre Yvon avec un regard narquois... Vous êtes un bon, vous. Alors, on vous dit les choses... Vous ne me trahirez pas ! Eh, bien, pardieu ! J'ai pas tombé du tout ; vous allez comprendre... Les autres n'ont rien deviné... C'est mon bonnet seulement, qui avait tombé, frotté d'un bout de corde, lancé à la mer ! Et moi, debout sur mon ancre, je le regardais bêtement. Je le regardais s'en aller petit derrière, tout juste comme un petit bateau d'enfant... Et ça me crevait le cœur... Il s'en allait assez vite, vu que le vent le poussait et que nous allions commencer, nous autres, à filer nos cinq nœuds en sens contraire !... Alors, j'ai pas pu y tenir... Mon bonnet, — songez donc ! — il y avait des choses dedans, beaucoup... des aiguilles, du fil, mon dé, ma chique et encore d'autres malices. Et puis, le bonnet lui-même, ça coûte ! Y en avait bien en tout pour cinq francs... Alors, voyez-vous, capitaine : c'était l'argent des deux pauvres gosses ; le *Formidable* pouvait bien stopper !

« Le *Formidable* pouvait bien stopper ! » Il avait raison, notre Yves ; il avait le sens des lois de la vie. Pour les deux petits qu'il nourrissait, pour les

deux enfants perdus, pour deux enfants, — oui, le *Formidable* pouvait bien stopper !

Ainsi, le bonnet d'Yvon eut à lui seul le pouvoir d'arrêter la marche d'un des plus redoutables cuirassés de France, portant à son bord tout un arsenal de guerre, six cents hommes et un amiral.

Et je n'ai jamais revu, sans une émotion attendrie, le pauvre bonnet d'Yvon.

Jean Aicard.

LES CLOCHES

Nous consentons à reconnaître aux cloches la dignité de personnes humaines : elles ont une « gorge », elles ont un « cerveau », elles ont une « pensée ». Il suffit même, pour décrire leur voix et les rendre bavardes, de pousser le battant contre cette « pensée ».

L'effet est irrésistible. Mais l'humeur des cloches ne s'effusque jamais d'une familiarité que l'humeur des hommes jugerait brutale.

A l'époque de Charlemagne, Alcuin nous confie que le clergé ne refusait guère aux cloches l'honneur de les bénir. Les contemporains de la première croisade faisaient mieux encore : l'évêque Yves de Chartres assure que les cloches recevaient déjà un baptême officiel. On les lavait au dedans et on les lavait au dehors. On les exorcisait ; on les oignait avec l'huile du saint chrême ; on les parfumait avec l'encens et la myrrhe.

Et dès lors, dans la semaine de Pâques, elles savaient accomplir, avec plus de précision que nos modernes aéronaves, le mystérieux voyage de Rome. Point de moteurs apparents et point de panaches. Elles étaient, pendant quelques heures, expertes à cheminer en silence sur les nuées. Et puis, le samedi saint, au moment prévu, elles savaient toutes, à grandes chevauchées, regagner les clochers merts, soudain, jusqu'au lendemain soir, leur habituel « fâché » intérieur. Elles s'empressaient de conter aux fidèles les émotions des saintes escapades ou les délices du retour.

Les cloches, autrefois, n'attendaient pas toujours le temps de Pâques pour désertir leurs clochers. Sous leur robe d'airain, leur cœur trépassait à certains outrages. On réveillait, en France, l'aventure des cloches d'Otelshausen : les paroissiens de ce village, un moment infidèles à leurs idoles, coururent de nouveau, vers 689, se prosterner devant elles. Saint Kilian maudit les apostats et les cloches de l'église bondirent aussitôt dans un précipice. En Espagne, à quelque temps de là, quand parurent les Arabes, les cloches descendirent des clochers pour fuir plus sûrement la profanation des nouveaux conquérants, elles s'engloutirent dans le sol. Et plus tard, bien plus tard, les Maures enfin chassés, voici que les paysans retrouvèrent un peu partout, de Grenade à Burgos ou de Murcie à Salamance, l'image des cloches exactement incrustée dans les mottes de terre.

Parfois, à l'instant même où on les jugeait prisonnières, les cloches échappaient à leurs chaînes. Les Normands venaient, en 869, de piller Rennes : ils emportèrent, comme un butin, les cloches d'argent volées à Saint-Melaine. Mais comme ils voguaient sur le lac Murin, en face de Platz, il arriva que les cloches se soulevèrent et qu'elles écrasèrent, d'un seul élan, leurs vainqueurs.

Les cloches ont le secret de triompher de la mort elle-même, qui terrasse les hommes. Tout au fond des lacs Los et Mogilno, en Pologne ; au fond du lac de Bartsch, près de Ruppau ou du lac Svetolitz, dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, des villages, des monastères ou des châteaux dorment leur immuable sommeil. Et cependant leurs cloches, à leurs fantômes ou lors de la fête de Saint-Jean et de Noël, sonnent encore le glas funèbre.

En France aussi, sous les eaux de la Rance, les vieux Bretons n'ont-ils pas jadis entendu sonner les carillons ? A l'abbaye de Saint-Samson survivent, assurément, les cloches de son clocher.

Les esprits observateurs ont leurs raisons de croire à l'essence surnaturelle des cloches. Ils savent, dans le Mentonnais, que la vibration prolongée des cloches est un signe de mort. La voix des cloches, dans le Béarn, devient-elle soudain dolente et triste, c'est encore, pour qui l'entend, un funeste présage.

Le jour où les religieuses, au Calvaire de Loudun, allaient inhumer l'une d'entre elles, en 1680, la corde de la cloche se cassa. Le monastère fut dans une affreuse anxiété. Et, en effet, moins de deux semaines plus tard, la mère-prieure expirait. Il y avait, disait-on en 1727, une cloche d'argent à Avignon, dans l'ancien palais des Papes ; elle sonnait toute seule chaque fois qu'une vacance menaçait le trône de Saint-Pierre. Cent ans plus tôt, dans le diocèse de Saragosse, à Villula, la « Cloche des Miracles » avait plus privilégiée encore ; elle prédisait l'avenir de bien plus loin. Elle s'ébranlait d'elle-même cinq mois avant qu'un malheur « fondît sur l'Eglise romaine ».

Sous la Révolution, la Constituante et la Commune n'en déclarèrent pas moins la guerre aux cloches : la Patrie manquait de numéraire ; elle manquait de canons. A Saint-Denis, on descendit onze cloches ; c'étaient, entre autres, les quatre *Marquises*, qui « donnaient les sons de *Te Deum*, *Missa*, et *Sanctus* » ; les autres n'ont plus les matins l'avant-quatre pour six heures ».

On les brisa sur les dalles de la basilique à grands coups de maillet ; puis, leurs débris amoncelés sur des tonneaux prirent la route de Paris.

A Notre-Dame, au sommet des tours, on attachait des câbles neufs ; et le long de ces câbles on descendait les vieilles cloches. Elles tournoyaient comme de grands oiseaux blessés. Leurs voix avaient, pendant cinq cent ans, clamé les deuils et les joies de Paris ; elles avaient vibré avec *Te Deum* de Rocroy et de Lens, de Steinkerque et de Fontenoy. Certaines avaient été baptisées par saint Louis, d'autres par Louis XIV. Autour de l'une d'elles, des lettres gothiques disaient : « L'an 1249, j'ai été nommée *Guillaume* ».

Pasquier, Henriette et Jean, Claude, Nicolas et François complétaient la famille. Le second bourdon, *Marie*, fit une résistance héroïque. Il fallut quarante-deux jours et une machine pour en venir à bout.

Quand, enfin, les cloches ne parlèrent plus, il sembla que la vieille France avait achevé de mourir. Opiniâtement, on protestait contre cette exécution ; on récriminait, on résistait. C'était la voix posthume des cloches qui par-

venait encore à se faire entendre. Aussi, ne manqua-t-on pas de le noter ; les cloches faisaient surtout du bruit, depuis qu'on les avait fait taire.

G. Dupont-Ferrier.

tibles comme vous l'entendez. Faites l'article éloquent, l'article bonhomme, l'article farce... Ne faites jamais l'article ironique !

J'étais consterné. Je fis part de mes inquiétudes au directeur d'un grand journal. Pour toute réponse, il m'indiqua un casier où sont conservées les lettres que nous écrivait parfois des lecteurs scandalisés. Je compris en les feuilletant combien Bouvard avait raison. Au lendemain d'un épouvantable accident de chemin de fer, un rédacteur écrivait : « On sait quelle est la sollicitude des Compagnies pour la vie des voyageurs... » Le lendemain arrivait une lettre d'injures : « Il faut, monsieur, que vous ayez été payé bien cher, etc. » Un autre commençait un article en ces termes gauloises : « M. Dubois est un homme extraordinaire. Il vient de découvrir l'Amérique... » La réponse ne se fit pas attendre. Un correspondant écrivait : « J'ai lu avec étonnement dans votre dernier numéro que l'Amérique aurait été découverte par un certain Dubois dont j'avoue que, jusqu'à ce jour, la personnalité m'était restée inconnue. C'est une erreur. Parli de Palos en 1492, Christophe Colomb, ce hardi navigateur, etc... »

J'ai reçu quelques lettres désagréables, et celle-ci :

«... Vous n'êtes guère prompt à la riposte. Vous nous avez écrit la conversation que vous avez eue avec un ami qu'on ne vous enverra pas. Cet ami-là n'a rien de l'air d'être le Monsieur qui ne comprend pas ». Pendant qu'il alignait tous les arguments de l'innocence, vous êtes demeuré stupide. J'ose croire qu'il y avait mieux à faire. Je suis de ceux qui tiennent pour l'ironie. Sous la plume de quelques-uns de vos confrères, l'ironie est une chose charmante.

« Ce qui en fait le charme, c'est justement qu'elle voile la pensée, qu'elle lui donne le ne sais qui d'indécis et qu'il faut chercher. Un rien d'énigme éveillé la curiosité. Ce qui attire, c'est ce qui inquiète. On ne sait pas toujours où l'ironie commence, et il arrive qu'on n'aperçoive pas nettement où elle finit. Dans quelle mesure l'écrivain a-t-il dérobé ou livré son opinion ? Et ne se serait-il servi que d'une ruse pour exprimer tout entière une pensée qui est de nature à choquer les pharisiens ? On hésite. Il reste une part d'inconnu. Or, il n'est séductions si troublantes qu'elles ne perdent de leur attrait quand elles ne nous promettent plus d'inconnu... »

« En beaucoup de cas, l'ironie s'impose. Elle est un refus de prendre pour sérieux ce qui ne l'est pas. Elle est un refus de discuter et de se fâcher. Discuter la sottise, c'est s'y associer. Hippocrate, à moins que ce ne fût Galien, était d'avis qu'il faut se mettre en colère une fois par semaine. Cela fait six jours à être philosophe. Ce n'est pas si difficile qu'on pourrait croire. Il n'est que de prendre les choses comme il faut ; il y a des recettes. Le spectacle de la sottise convaincue et confiante est en soi un spectacle plaisant. La vie serait ennuyeuse et elle semblerait longue, si on n'avait pour s'y distraire la rencontre des imbéciles et des vaniteux. Ils aident à faire le chemin. Ce sont de bons compagnons qui égayent la route. Il faut leur savoir gré des services qu'ils nous rendent, sans s'en douter apparemment. Ils ont droit à une indulgence amusée.

« L'ironie est encore le meilleur moyen qu'on ait trouvé pour remettre certaines choses en place et réparer l'écart qui existe assez ordinairement entre les apparences et la réalité. Les plus sincères en ce monde sont obligés de jouer une comédie que les convenances leur imposent. Ils adoptent une attitude. Ils affichent des opinions. Ils portent un masque. Ils jouent un rôle. Ils feignent d'aimer ce qui les laisse tout à fait indifférents. Ils se passionnent pour des intérêts qui leur sont étrangers. Ils nous témoignent de l'amitié, de la sympathie, et nous protestent de leur dévouement, alors qu'au fond de leur cœur veillent l'irréductible égoïsme. L'ironie est une façon polie de leur montrer que nous ne sommes pas dupes.

« Mais, nous-mêmes, combien de fois avons-nous joué vis-à-vis de nous seuls une comédie pareille ? Ce cabotage intime est curieux à étudier et il est universel. Nous disons des choses et nous savons que nos paroles mentent. Au plus fort de la passion, nous sommes encore avertis secrètement du discord qu'il y a entre nos sentiments et leur expression. Nous nous attribuons toute sorte de vertus dont la première épreuve dissipe le mirage. Nous nous croyons très différents des autres. Nous leur ressemblons, et ce n'est pas par les beaux côtés. L'ironie bien entendue commence par nous-mêmes. Elle signifie que nous ne nous faisons pas d'illusions sur nos mérites et que nous doutons de notre force. Elle est synonyme de défiance de soi et de modestie... »

« J'arrête la citation à ce paradoxe, qui est tout de même un peu trop fort. C'est ainsi qu'une argumentation peu convaincante aboutit à l'absurde. La lettre dont j'ai reproduit quelques passages était d'ailleurs beaucoup plus longue. Les personnes qui ne sont pas obligées de fournir régulièrement de la prose sont volontiers verbeuses. C'est une tendance dont un peu de pratique du journalisme a tôt fait de vous guérir. On acquiert très vite le respect de l'article court.

René Doumic.

UNE RELIGION NOUVELLE

La réunion à laquelle nous fûmes conviés dans l'après-midi du 21 mars dernier sortit de la banalité des fêtes ordinaires. L'agitation de fêter le *Norouz*, premier jour de l'année persane et de printemps.

Cela se passait au plein Paris, dans un clair salon meublé avec la plus élégante recherche. On n'attendait là ni futilités ni médianes. Après les souhaits d'usage, nous écoutâmes une lecture édifiante tirée du *Kitaboul-Agdas*, le Livre des Lois, à moins que ce ne soit du *Kitaboul-Iqan* ou Livre de la Certitude. Puis, ce fut une mélodie étrange et douce : la psalmodie en persan et en arabe de quelques *labbets* de Béha-Oullah.

Et les assistants — une trentaine environ, hommes et femmes — étaient, pour la plupart, non des Orientaux, mais de purs Parisiens. Seulement, c'étaient des Parisiens *béhaïs*, c'est-à-dire adeptes d'un mouvement religieux, le Béhaïsme, né en Perse, ce qui explique l'adoption des fêtes persanes.

Cette religion en bas âge — elle n'est pas quinquagénaria — a conquis des fidèles dans toutes les terres d'Islam, aux Indes, en Amérique et même, comme on le voit, sur les bords de la Seine. Mais cela ne suffit pas à son ambition. Avec la confiance en soi de l'extrême jeunesse, elle n'aspire à rien moins qu'à remplacer peu à peu les aînés.

« Nous grouperons tous les peuples du monde dans un idéal commun », affirme le très zélé et très sympathique apôtre français de la Religion Universelle. C'est sous ce dernier nom, qui vaut un programme, que le Béhaïsme veut être désigné.

Quelles sont donc les origines de cette nouvelle venue et en quoi se distingue-t-elle de ses antiques sœurs ?

Le Béhaïsme est sorti du Babisme, qui le précéda de quelques années et qui date de 1844.

À cette époque, la Perse subissait avec une passivité résignée le joug des Mollas, le puissant et corrompu clergé chiite.

Tout à coup, une voix vibrante s'éleva, dénonçant les abus, réclamant des réformes, prophétisant une ère de justice et de liberté. Et, de toutes parts, on vint vers celui qui osait faire entendre des paroles si audacieuses et si nouvelles.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, Mirza-Ali-Mohammed, né à Chiraz d'une des familles de Seyyeds qui représentent la descendance de Mahomet. Il prit le nom symbolique de Bab, qui signifie porte, et il se donna comme l'Annonciateur, le Jean-Baptiste d'un autre plus grand que lui qui l'appellait la Manifestation Suprême.

Le mouvement se propagea. Le gouverne-

ment et les Mollas s'émurent. De cruelles persécutions s'élevèrent. Avant comme après la mort du Bab, fusillé à Tabriz le 9 juillet 1850, on immola des milliers de martyrs. Parmi eux rayonna une idéaliste figure de femme, Mirza-Fatma-Khatun, qui fut surnommée Kourrat-ou-Ayn, la Consolation des Yeux. C'est la grande héroïne de cette tragédie.

Elle était de Kasvine et avait épousé un juriste. Chose plus rare en ce pays d'Islam qui, dans l'ombre de ses ha-

remises, réduisait la femme au rôle d'esclave et d'ornement de volupté, Kourrat-ou-Ayn fut une instruction des plus complètes. Aux perfectionnements physiques, la nature joignit en elle les dons de l'intelligence et du cœur. Deux fois peut-être elle était fille de cet Orient lumineux où tout est poésie, elle composa des vers qu'on admire encore. Dès qu'elle connut la doctrine des novateurs, elle fut prête à l'embrasser de son cœur. Elle libéra du voile proscrit par le Bab son adorable visage, elle alla de province en province gagner, par un prosélytisme enflammé, de nombreux fidèles à la Cause, jusqu'à ce qu'elle mourût par elle-même d'une maladie qui se termina par sa mort au milieu d'atroces supplices.

C'est également parmi les croyants de la première heure qu'on trouve Mirza-Houssein-Ali-Nouri, vénéral sous le nom de Béha-Oullah, la Splendeur de Dieu, et fondateur du Béhaïsme.

Né à Avâr (Mazandéran) le 42 novembre 1817, Béha avait à peu près l'âge du Bab. Il était riche et appartenait à la classe la plus élevée. Mais, épris de spéculations religieuses, il désaigna, pour se consacrer à la méditation et à l'étude, les honneurs auxquels sa naissance semblait lui donner droit. Jamais le Bab et lui ne se virent, mais ils entretenaient une correspondance active et, d'instinct, les béhaïs tournaient vers lui quand ils furent privés de leur chef.

Arrêté à son tour durant cette ère rouge dont les sanglants reflets émaient l'Europe, sauvé par l'intervention des ambassadeurs de Russie et d'Angleterre, Béha fut, en 1853, exilé à Bagdad où il devint vite l'âme d'une importante communauté de prosélytes.

Le Bab ne s'inspira pas seulement par une merveilleuse intuition, ne songea qu'à des réformes applicables à son pays. Béha-Oullah vit plus loin et plus haut. Il savait ce qu'il y a au-delà des frontières iraniennes. Sa pensée embrassait l'humanité tout entière. Il rêvait de régénérer le monde par le travail et par l'amour, ces deux piliers de toute sa sociologie ; et pour préparer à ce grand rôle, brusquement, il se sépara de tous. On était-il ? Nul ne s'en doutait.

Au bout de deux ans, on apprit que, dans la solitude des monts qui s'élevaient au nord de Soleymanié, vivait un jeune cheyk d'un incrovable savoir. C'était le disparu. Il reprit sa place au milieu des siens, mais ce n'est qu'en 1863, alors que la Perse, le trouvant trop près d'elle, le fit envoyer à Constantinople, qu'il révéla sa mission.

Cela se passa dans un jardin fleuri, au Rezwan, à quelques farsakhs de Bagdad, à l'heure où les mousselines du crépuscule commencent à voiler la lumière d'une éblouissante journée de printemps. Tous étaient là, attristés du départ, préoccupés de l'avenir.

C'est également à Constantinople, à Andrinople, à Saint-Jean-d'Acre enfin, triste, triste, triste lieu d'exil, dans un coin particulièrement insalubre de l'orangeuse côtière de Syrie, les Béhaïs y débarquèrent en 1868. L'aspect désolé de la vieille Ptolémaïs ne les découragea pas. Ils virent même en elle « la ville blanche sur les eaux » dont parle une prophétie et, emplies dans des prisons, à peine nourries, des milliers avec de l'eau sucrée, ils n'eurent pas une plainte. Leurs gémissements, finissant par les laisser vivre à leur guise, et les voilà s'organisant comme jadis, plantant des jardins, entreprenant des travaux d'assainissement, cependant que leur chef, d'autorité cadencée dans un cachot, tantôt leur d'aller jusqu'au pied du Carmel, selon l'humour du vent, tantôt leur le surveiller, pour leur son révo d'assurer le règne de la paix et de la fraternité universelles en donnant au monde une religion en harmonie avec les progrès de la science et de la civilisation.

Il explique sa doctrine en des ouvrages nombreux, un peu obscurs peut-être pour notre entendement d'Occidentaux, tant la langue en est imagée, mais que ceux qui lisent dans le texte déclarent d'une haute éloquence : le *Kitaboul-Iqan*, le *Kitaboul-Agdas* ou Livre des Lois, les *Paroles Cachées*, les *Précipites du Béhaïsme*, le *Livre du Pacte*, où il s'occupe de ce qui sera fait après lui, le *Couratoul-Molouk*, qui contient les pressants appels, restés sans réponse, qu'il adressa aux souverains européens, au Pape lui-même !

Les enseignements de cet isolé d'Asie, de moyens d'action paraissent ne devoir jamais dépasser les cimes du Liban et les vagues qui baignent la Syrie. Ils ont pourtant réussi à faire leur chemin dans l'ancien et le nouveau monde. Béha est même prophète en son pays, car le Béhaïsme a conquis une partie de la Perse.

Béha-Oullah est mort le 29 mai 1893. Son fils aîné et son meilleur auxiliaire, Abbas-Effendi ou Abdoul-Béha, l'Esclave de Béha, né en 1844, continue son œuvre. C'est un beau vieillard énergique et doux, bienveillant et érudit. Il est marié, il a des filles et des fils. Les uns, jusqu'à ces derniers temps, il était, lui-même, surveillé, et les visiteurs étrangers, hommes et femmes, devaient user de subterfuge, coiffer le tarbouche ou revêtir les longs voiles noirs qui font passer inaperçu au milieu des musulmans.

Et Lamartine ?... « Génie heureux, abondant, qui n'a rien fait pour être sublime et qui l'est, mais qui a beaucoup fait pour ravalier, hélas ! le plus chaste et

n'a pas quitté Saint-Jean-d'Acre où il a groupé autour de lui une communauté qui est le modèle de la cité future rêvée par les Béhaïs. Et là, dit-on, font trièver les hautes ambitions, les noblesses ; là, une fraternité touchante rapproche des gens de toutes les races et de toutes les religions, orientaux et occidentaux, chrétiens, juifs, musulmans, zoroastriens et bouddhistes. Certains ont abandonné dans leur patrie des richesses, des situations brillantes pour vivre du produit modeste de leur travail à côté du Maître, pour l'entendre commenter dans sa belle langue poétique et colorée les leçons de Béha-Oullah.

Le Béhaïsme proclame l'existence de Dieu et reconnaît l'efficacité de la prière, non de la prière en mots fixés d'avance, à des heures, en des lieux convenus, mais de cette prière qui émane à chaque instant de l'être persécuté qu'une Puissance supérieure nous entend et nous dirige.

Il ne veut ni temple ni sacerdoce. Il fait du travail une loi et tient par-dessus tout à ce qu'on donne à l'enfant, fille ou garçon, une instruction aussi étendue que possible. Il respecte la propriété individuelle, favorise les arts et les sciences, condamne la guerre, recommande l'arbitrage et voudrait établir une langue universelle.

« Sa morale est celle qui forme la base du christianisme : pureté de mœurs (Béha déconseille la polygamie), fraternité absolue. Aux yeux des béhaïs, aucun homme n'est hérétique. »

Un *Belloul-Adl* (maison de justice), conseil d'un moins neuf membres choisis parmi les plus dignes, — neuf est le chiffre de Béha — sera, en chaque ville, chargé de l'administration. Béha n'a oublié aucune question, pas même les devoirs de la presse. Oh ! les parfaits informateurs, oh ! les sages polémistes, purs de toute passion et de tout désir, que ces journalistes selon la formule de la Suprême Manifestation !

La doctrine de Béha, toute d'amour et de solidarité : « O enfants de poussière, apprenez au riche les lamentations matinales du pauvre ! » — « Béni est le noble qui a pris la main d'un captif, le riche qui s'est tourné vers le pauvre, le juste qui a défendu contre l'injustice les droits de l'opprimé ! » cette doctrine est aussi toute de joie saine et tend à rendre l'existence heureuse. Certes, l'intérêt de l'individu et de la collectivité exige que l'homme réfrène certains de ses instincts, qu'il ferme l'oreille à la voix chaude des passions, mais il ne faut proscrire aucun des plaisirs qui peuvent honnêtement contribuer au bonheur de notre vie terrestre.

« Ne vous privez pas de ce qui a été créé pour vous ! » Ce conseil, mis en opposition avec les pratiques de renoncement des cloîtres, n'est-il pas d'un bien aimable philosophe ?

En somme, selon l'expression d'un historien de la Religion Universelle, le Béhaïsme est moins un dogme qu'un genre de vie. « Il est béhaïs sans s'en douter », nous disait d'un homme dont on vantait le caractère élevé un des fervents de Béha.

Les Persans assurent qu'il suffit de boire un verre de thé avec les Béhaïs pour devenir béhaïs soi-même. Il y a là, peut-être, un peu d'exagération orientale. Le fait de l'usage de la salle à manger béhaïs ne donne pas une âme de converti. Abdoul-Béha et ses disciples n'en poursuivent pas moins un grand et noble but. Seulement, à voir comment va le monde, il est permis de se demander s'ils ne sont pas dupes d'une illusion géméreuse et si la Religion nouvelle réussira mieux que les anciennes à transformer l'humanité.

Guy Darès.

Barbey d'Aurevilly et l'Académie

On parle beaucoup de Barbey d'Aurevilly, en ce moment. C'est à cause de ce monument qu'il est question de lui élever. On publie des listes de souscription, qui auraient bien étonné, sinon l'orgueil, du moins la pauvreté, de ce grand homme de lettres. En outre, le plus illustre de ses admirateurs et de ses exégètes, M. Paul Bourget, vient de lui consacrer une très belle conférence. Jamais l'autour du *Chevalier Destouches* ne fut si favorisé de la gloire.

L'Académie française est, elle aussi, l'objet de maintes conversations, grâce à tant d'élections qu'elle doit faire coup sur coup.

Et, comme il y a dans tout cela des coïncidences, c'est l'occasion de raconter comment Barbey d'Aurevilly n'aima pas l'Académie. Quand il n'aimait pas, cet homme à peu près terrible détestait ; et il détesta, en effet, la compagnie célèbre qu'a fondée le cardinal de Richelieu.

Même, il lui dédia, en 1861, un petit volume d'une extrême violence et qui s'appelle les *Quarante médaillons de l'Académie*. C'est un amusant pamphlet.

Sur les quarante académiciens d'alors, il y en a, tout compte fait, sept que Barbey d'Aurevilly n'acabait pas de son mépris exaspéré. Sept seulement ! Et il ne les aime pas tous les sept. Il en admire deux ou trois ; et il consent à ne pas traîner les autres dans la boue, — ou, du moins, à ne les traîner dans la boue qu'après les avoir adonnés de quelques fleurs.

Il admire Alfred de Vigny. C'est même à peu près le seul qu'il admire complètement. Le poète d'*Élva* venait de mourir ; et Barbey « noue un crêpe autour de ce médaillon ». Il le considère comme le premier des romantiques. Il voudrait que *Grandeur et servitude militaire* fût imprimé aux frais de l'Etat et lu dans toutes les casernes de France : ce serait, dit-il, comme une « éducation de l'honneur ». Cela étant, Barbey s'étonne qu'un tel poète et un tel homme ait pu être de l'Académie ; il le constate, pour se rassurer, que Vigny n'y avait pas du tout de crédit et que, s'agissait-il de couronner une pièce de vers, on se flât davantage au goût d'un Villain, d'un Saint-Marc Girardin.

Barbey ne dénie pas Hugo ; mais il considère comme une « énormité » ceci : Victor Hugo à l'Académie. Victor Hugo, en entrant à l'Académie, a « démolé » par son exemple cet enfant de Musset, lequel porta aussi l'habit vert, « un bâton sur le dos d'Ariel ». Ce qui scandalise Barbey, c'est que, pour acquiescer à l'immortalité, Hugo ait fait trente-neuf visites à des écrivains dont il ne méprisait pas moins de trente-sept. Et puis, comment un Victor Hugo tiendrait-il dans une Académie, quand la racine d'un chêne ne peut pas tenir dans « un vieux pot à cornichons » ? Il ne veut pas croire que le poète de la *Légende des siècles* ait convoité les douze cents francs de jetons de présance, — non !...

Et Lamartine ?... « Génie heureux, abondant, qui n'a rien fait pour être sublime et qui l'est, mais qui a beaucoup fait pour ravalier, hélas ! le plus chaste et

le plus idéal génie aux choses mesquines de son temps et à ses partis les plus coupables... » Quoi qu'il en soit, — et même si Lamartine, n'étant pas chef d'école, a moins abominablement agi, quand il est entré à l'Académie, qu'un Victor Hugo, — il n'y est pas à sa place : il y fait laiche, une grande tache de lumière... Quelle aventure ! « le flot d'azur de son destin, si longtemps heureux, l'a poussé, un jour, plus qu'il n'y est allé de lui-même, dans ce havre de vieux héros moroses qui n'était pas fait pour un oiseau de Paradis comme lui, et il s'aperçoit maintenant à quelle espèce il s'est approprié ! » Une excuse pour Lamartine ? — Il ne va pas aux séances. Barbey se réjouit de le savoir.

Barbey a beaucoup d'estime pour Mérimée. Il lui trouve un talent « brillant et noir comme l'Espagne », un talent de « raffiné qui va jusqu'à la sécularité » ; il trouve en lui du Goya. Cependant, Mérimée procède d'un écrivain « beaucoup plus fort que lui », Stendhal ; il est son « diminutif » et presque son disciple... Néanmoins, Stendhal n'aurait pas écrit le théâtre de *Clara Gazul*. Stendhal a plus d'invention, Mérimée est un exécutant plus habile. Mérimée et Stendhal ont eu, l'un et l'autre, l'honorable mépris de tout ce qui est vulgaire : — alors, selon Barbey, comment Mérimée at-il pu consentir à être académicien ?...

On pouvait prévoir que Barbey d'Aurevilly, romantique passionné, traiterait bien, ou assez bien, les Vigny, les Hugo, les Lamartine et Mérimée lui-même. Mais, *a priori*, devinerait-on le jugement qu'il porterait sur Désiré Nisard ?... On l'aurait cru plutôt sévère. Pas du tout !... Il a de la complaisance pour le défenseur acharné des classiques, — plus aimable ici que Victor Hugo qui, dans les *Châtiments*, a traité Nisard de gâte-sauce. Barbey, éloquent, compare Nisard à un humaniste du seizième siècle ; il le trouve « hardi, nerveux, indépendant » ; il le trouve « jeune » et il ne le trouve pas pédant, — ce qui ne s'était jamais vu parmi les classiques. Et l'éloge monte bientôt, monte très haut : « C'est l'amour le plus vrai des lettres dans une superbe intelligence tempérée ». En outre, « bonapartiste rare à l'Académie », et Nisard serait parfaitement à sa place dans les rangs de l'Académie, si l'Académie était dans un habit bleu barbeau.

Quelle opinion peut bien avoir Barbey d'Aurevilly au sujet du comte de Ségur ? « Excellent ! Le comte de Ségur porte « un nom charmant ! » Il écrit bien, d'une plume exhalante et nette. *L'Histoire de Charles VIII* est un petit bijou historique ; et il y a « de la force et de la grandeur » dans *L'Histoire de la campagne de Russie* ; sujet épique, et l'auteur épique lui-même. Bref, un « Xénophon pathétique »... »

Il y a là de la fantaisie imprévue, dans les éloges autant que dans les dénigrements de Barbey.

Et il y a une masse confuse, embrouillée, ravissante de compliments et d'injures dans les pages qu'il a consacrées à Sainte-Beuve !... Sainte-Beuve, une fois dans tout le cours de sa laborieuse existence, eut du génie : c'est quand il écrivit *Joseph Delorme*. Ensuite, ce fut fini. Depuis cette époque-là, Sainte-Beuve a du talent, beaucoup de talent, mais bavard ; il a dans la plume ce prurit abominable que M. Thiers a sur la langue. Et Barbey connaît deux Sainte-Beuve : un Sainte-Beuve qui cause et un Sainte-Beuve qui écrit. Très dissimulables, ces deux-là. Car Sainte-Beuve est double, disons hypocrite. Il a de l'esprit ; et il a des « colères de dindon », il est incapable de supporter la moindre contradiction. Un bon lettré, mais « o scandale ! — qui aime « cette Sainte-Périne de professeurs », l'Académie !... Il ne manque pas une séance ; c'est là qu'il fait sa provision de commérages. Balzac l'a vigoureusement maltraité. Barbey ne le reproche pas à Balzac ; mais il n'est pas de l'avis de Balzac qui trouve Sainte-Beuve ennuyeux : Barbey déclare Sainte-Beuve très amusant, — « entortillé, précieux », oui, mais amusant. Esprit agréable, fin, mais cauteleux, embrouillé, embrouillé, insinuant, perfide, friand de « précautions châtimentales et traîtresses », — en outre, admirateur de Renan, ce qui est l'abomination de la désolation. Pas de solidité, pas de jugement littéraire, critique des plus capricieuses, et qui se trompe et qui a des passions... Et enfin, son talent s'est tout « ratatiné », quand Sainte-Beuve est entré à l'Académie, bien entendu : quel exemple éditant pour la jeunesse !...

Voilà les admirations et voilà les indulgences de Barbey d'Aurevilly pour quelques académiciens de son choix. Elles sont mêlées de sévérité. Seulement, pour les trente-trois autres académiciens, la sévérité de Barbey est à l'état libre. Et alors, c'est terrible. Ah ! le duc de Broglie n'est pas son ami, s'il est l'ami de M. Guizot... Une chose ennuie Barbey : — c'est que le duc de Broglie a été dandy, audacieux et préventive concurrence !... Mais dandy « comme un doctrinaire peut l'être ». C'est-à-dire qu'en dépit de tout, le duc de Broglie avait un habit pensée — et Barbey, méchamment, professe qu'il ne lui a pas connu d'autre pensée. Le duc de Broglie portait des gêtres de nankin. Barbey n'aime pas ces élégances-là, chez les autres ; et il se venge.

Il se venge même sur le prince de Broglie, fils du précédent, comme on dit dans les lexiques.

Il est très dur pour le comte de Carné, à propos duquel il assure que Charles Lenormant, « qui n'était pas amusant non plus », disait : « Ennuyeux comme Carné !... »

Mais surtout, Barbey a l'horreur de Victor Cousin. Il l'appelle « Majesté vide », à cause de ses grands airs, qui étaient insignifiants. Est-ce que Victor Cousin n'allait pas, comme Chateaubriand l'a dit de je ne sais plus quel idéologue, faire ses remontrances d'idées en Allemagne ?... Barbey le représente, qui demandait l'aumône philosophique à la porte de Hegel. Hegel lui a donné ; puis, avec les sous de Hegel, Cousin est revenu faire « de la fausse monnaie » à Paris.

Mgr Dupanloup, « un phraseur plutôt qu'un orateur », Saint-Marc Girardin ? Il fait son cours le chapeau sur la tête ; c'est, peut-être, qu'il se croit un grand d'Espagne de la littérature ! Mais, après dîner, « quand les truffes avaient été bonnes », Armand Bertin lui trouvait de l'esprit.

M. de Montalembert ? Un écrivain « lourd, incorrect et terreux ». M. Sylvestre de Sacy ? L'infinitif petit dans le sec ». M. Dufaure ? « Patru lourdaut, pataud et en patois ».

Octave Feuillet ? « Le Berquin de ce temps progressif ». D'ailleurs, moral et mondain. Mais Barbey lui pardonne pas de s'être institué, avec *Sibylle*, le protecteur du catholicisme. Non, non, cela, Barbey ne le tolère pas plus que le dandyisme du duc de Broglie. Il est jaloux de ses monopoles, comme, dans la *Légende des siècles*, Roland revendique le privilège de ses générosités.

M. Vitet ? « Champignon de 1830, poussé aux pieds des peupliers de juillet » ; — et Barbey n'a pas la prétention d'être aimable, quand il ajoute que ce champignon n'est pas vénérable.

Mignet ? — Cheveux blancs et talent blond. Et puis, « bellâtre de lettres, la fleur des pois du règne de Louis-Philippe », etc.

À propos de M. Thiers, Barbey ne connaît pas la modération. Sans doute ne l'a-t-il connue au sujet de personne. M. Thiers lui déplaît au-delà de tout. Il l'appelle « la nullité couronnée par cette grande bête d'opinion publique ». En politique, nul : M. Thiers, qui pouvait tout faire, n'a rien fait. En littérature, nul : quarante volumes, mais qu'imprime ? Critique d'art : nul. Ame : nulle. Voilà le bilan de M. Thiers, établi par l'animosité de Barbey d'Aurevilly. Il ajoute : « Pour toutes ces raisons, ministre, académicien et grand homme ».

Sur Ampère, qui essaya d'être historien, — mais Barbey lui refuse toute importance, — ce calembour : « M. Ampère n'a plus qu'un moyen d'être Tacite, c'est de se taire ». Il y a de meilleurs calembours ; il y en a de pires.

M. Viennet représenté, aux yeux de Barbey, le véritable académicien, l'académicien par excellence, l'homme-Académie, c'est tout dire !... Barbey voudrait qu'on lui décernât un fauteuil de présidence perpétuelle. Viennet a composé un poème de douze mille vers : pour avaler ce poème, Barbey demande vingt-quatre mille hommes...

Et Ponsard est comme le frère de ce Viennet, un autre académicien par excellence, une sorte de Viennet, moins parfait, peut-être, encore très bon. D'ailleurs, un paysan du Danube endimanché dans un habit bleu barbeau.

Victor de Laprade a la barbe de M. de Falloux ; il en a aussi les opinions. C'est une coïncidence ; mais Barbey en abuse. Et voici toute une anecdote, mais racontée sous la forme de métaphores. Un jour, M. de Laprade publia ses *Satires politiques* ; il crut posséder la plume de fer rouge de Juvénal... Seulement, ce fer rouge n'était qu'un fer à papillottes... On voit le danger ! De ce fer à papillottes, imprudemment rougi, Victor de Laprade brûla l'oreille violette de M. Sainte-Beuve. Celui-ci, furieux, apporta donc à l'Académie « un morceau de bois pour répondre au fer ». Et il fallut qu'on désarmât M. Sainte-Beuve, qui ne maîtrisait pas sa colère : on ne le fit pas sans peine... Du reste, M. Sainte-Beuve se souvenait d'un parapluie dont il avait, un matin, menacé M. Villain, sur la place Saint-Sulpice, en invectivant contre lui, en l'appelant « Thersite de la littérature », etc.

La malveillance de Barbey d'Aurevilly, quand elle se déploie largement, prend les qualités du lyrisme le plus hardi, le plus imagé, le moins réfléchi quelquefois, mais le plus ardent. Et elle a aussi la véhémence des prophètes. Elle n'est ni raisonnable ni médiocre. Elle est surtout un admirable exercice romantique.

passé dans l'église. Et, inclinato capite, tradidit spiritum. Les jambes fléchissent. Les genoux se cassent. Tout le corps ploie sous l'oppression de cette sentence. Les deux mains se cherchent, maladroitement, pour se joindre.

« Au travail qu'éclaira un pauvre rayon d'avril parisien, Jésus apparut sur la croix, entre les grimaces des larrons. Au-dessous de lui, les soldats, les bourgeois, les scribes le menacent encore. Marie se renverse sur l'épaule de Jean et Madeleine pleure à terre, dans sa belle tunique bleue. Le Christ a penché sa tête trop lourde d'épines. Il a fermé ses yeux. On s'obstine à chercher à travers les paupières closes le dernier regard où chacun de nous trouverait le pardon. Mais déjà le rayon d'avril a épuisé toute sa lumière. Maintenant le vitrail est assés sombre que le ciel de Jérusalem. Tout est fini.

Flectamus genua.

Non. Cette douleur fut trop brutale. Nos genoux tombés roides sur les dalles ne retrouvent pas leur charnière. Nous restons abattus, écrasés. Et vers qui se relever, à qui tendre les mains, dîtes ?

« Mes yeux se sont lassés à regarder le ciel ». Aux laudes du samedi saint, un deuil plus large s'épandit dans l'église ; un encouragement anesthésique nous immobilise. Un dernier cierge fume sur l'autel... « O vous tous qui passez par ce chemin, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ». En exprimant notre propre douleur, l'office nous rassure comme nous accueillait l'office du jeudi saint. Il n'y a personne dans l'église et sous les voûtes pas un écho des plaintes de la veille... « Les femmes assises auprès du sépulcre pleuraient le Seigneur ».

Il faut attendre les Laudes pour retrouver son courage : « Le soir, on est dans les pleurs et le matin dans la joie ». Un gros homme de sacristain rallume hardiment les cierges de l'autel. Les officiants reviennent. Avril éclate brusquement dans le clocher de la paroisse. Les cloches chantent toutes à la fois et dans le ciel leurs vibrations brisent le vol des hirondelles.

Enfin le prêtre affirme sa puissance de libération : *Alleluia* ! — *Alleluia*, répond la foule qui se rassure, tandis que l'orgue soulève ses ondes pour apporter le triomphe de Pâques.

Regina casti latere, alleluia ! Chacune des syllabes a des petites ailes comme les têtes d'anges sur les tableaux de Murillo. Fraîcheur, confiance, gaieté du *Regina casti latere* ! On se soulève pour les voir s'enlever en girandoles le long de l'autel, à travers les vitraux, dans la ville et dans la campagne.

Et l'on s'aperçoit que l'église de notre paroisse est parée comme une fiancée, et l'on aimerait être simplement ce petit enfant de chœur un peu rougissant sous la soutane écarlate, qui nasille *Alleluia* en balançant joyeusement l'encensoir à côté du cierge pascal.

Régis Gignoux.

Dans son bel ouvrage *Napoléon et les Femmes* (1), M. Frédéric Masson consacre un délicieux chapitre à la comtesse Walewska, dont Catulle Mendès fit l'héroïne de *l'Impératrice*, qui obtint en ce moment, au théâtre Réjane, un vif succès. On confrontera sans doute avec intérêt au portrait qu'il trace de la célèbre Polonoise l'auteur dramatique celui qui composa, de main de maître, l'éminent historien.

Le 1^{er} janvier 1807, l'Empereur, venant de Pulsk et se rendant à Varsovie, s'arrêta un instant pour changer de chevaux à la porte de la ville de Brönie. Une foule y attend le libérateur de la Pologne, une foule enthousiaste et hurlante qui, dès que la voiture impériale est en vue, se précipite. La voiture s'arrête ; un officier général, Duroc, en descend et se fait place jusqu'à la maison de poste. Au moment où il pénètre, il entend des cris désespérés, il voit des mains levées qui le supplient, et une voix dit

André Beaunier.

LE LIVRE DU JOUR

SILHOUETTES D'OUTRE-MANCHE

M. Jacques Bardoux, dont on connaît les remarquables études sur la littérature anglaise, publiée, à la librairie Hachette, une vivante série de *Silhouettes d'outre-Manche*. Nous détachons de cet intéressant volume deux portraits : celui de l'ancien premier ministre tories et celui du premier ministre ouvrier.

Le très honorable Arthur James BALFOUR

Le voilà assis à son banc, à côté de la stalle, où entre les deux boîtes aux lettres dorées, au-dessus des perruques grises des secrétaires, brille la masse d'argent. Allongé, presque couché, dans son attitude favorite, ses longues jambes croisées, le pied presque à la hauteur de sa tête, le regard perdu dans les détails du plafond gothique, il semble trahir, dans ce mélange de laisser-aller et de rêverie absorbée, l'ennui et le dédain d'un aristocrate dandy. Il se lève pour intervenir dans le débat, et un autre homme apparaît. Les deux mains accrochées aux revers de sa redingote, avec des gestes rares, au milieu d'un silence recueilli, il parle. La tête, vue de profil, est admirable. Le masque aux traits réguliers, au nez droit, aux lèvres ombragées d'une moustache grisonnante, au menton aristocratique, à toute la beauté d'une médaille antique. Mais les yeux graves et tristes, le front énorme et arrondi, qu'éclaircissent encore les cheveux rejetés en arrière, ce regard de poète, ce cerveau de penseur donnent au visage une expression d'intellectualité affinée, qu'on ne retrouve que rarement sur les têtes ciselées par les sculpteurs antiques.

La langue de l'orateur accroit encore cette impression de souveraine distinction. Quel que soit le député qui l'ait précédé dans la discussion, même si A.-J. Balfour ne succède pas à un de ces travailleurs manuels ou de ces petits boutiquiers, si nombreux aujourd'hui sur les bancs des Communes, le *leader* conservateur n'en paraît pas moins parler une langue différente.

Elle coule avec une harmonieuse régularité sans qu'un terme vulgaire ou une tournure hasardeuse viennent en altérer la pureté et la grâce. C'est l'anglais, tel que l'ont écrit les plus grands maîtres de la littérature britannique, qui, peut-être pour la dernière fois, retentit dans les salles de Westminster. Dans la forme comme dans le fond du discours perce toute la supériorité de cette culture. Le plan est solidement charpenté, à la manière classique. Les arguments ou les objections sont exprimés dans des phrases dont la nervueuse brièveté n'altère point l'éloquence. Et jusque dans la rareté des mouvements oratoires, dans la prédominance d'une ironie hautaine se révèle le tempérament d'un philosophe plus habile à jongler avec les idées qu'à manier les sentiments, plus disposé à démolir une doctrine qu'à édifier des systèmes.

Le discours est achevé; et l'orateur va se reposer sur la terrasse de Westminster. Des amis l'entourent pour le féliciter. A.-J. Balfour reçoit leurs compliments avec une timidité visible. Malgré les honneurs et les années, il a conservé

dans son allure dégingandée, dans ses gestes embarrassés, quelque chose de la raideur grave de l'apprenti philosophe. De face, la tête est moins belle, le nez fort, le menton épais. Mais, au-dessous du large front, les yeux restent admirables. Agrandis par les méditations et les souffrances, ils révèlent, par leur éclat et leur profondeur, l'existence dans ce corps frêle d'une pensée singulièrement vigoureuse.

Sa santé, fragile au début de sa vie, l'est restée. Il ne put accepter le secrétariat d'Etat d'Irlande qu'après un examen minutieux de son médecin. A plusieurs reprises, il a été arrêté dans son activité. Et A.-J. Balfour ne peut suffire aux tâches écrasantes du *leader* grâce à des soins fraternels et à une hygiène méthodique. Il a été l'un des premiers à démontrer, par l'exemple, que le golf constituait un sport indispensable pour les parlementaires. Lorsque les Communes votèrent leur nouveau règlement, il intervint pour maintenir le congé du samedi. Les députés pourraient ainsi, en toute liberté, défendre leurs nerfs et fortifier leurs muscles dans ce salutaire exercice que l'Ecosse importa de France et apporta à l'Angleterre.

A.-J. Balfour favorisa l'introduction des balles en caoutchouc durci, inventa pour les joueurs un siège portatif et écrivit dans les *Badminton Series* un ouvrage sur le golf. Pour une fois, il fut dogmatique et sut démontrer *a priori* les avantages d'un jeu si anglais, puis, par les gestes qu'il nécessite, les concours qu'il exige, les combinaisons qu'il impose, il est à la fois hygiénique, aristocratique et religieux. A.-J. Balfour s'attacha moins à faire valoir les avantages éducatifs de ce sport, dont les règlements et la tactique, par leurs formules et leur esprit, ressemblent fort à un code de morale, mais insista sur l'utilité du contact avec la nature dans ces vastes espaces verdoyants et mouvementés qu'occupent le golf.

Jusque dans cet exercice, A.-J. Balfour reste artiste. Les batailles parlementaires et les contacts démocratiques n'ont point altéré ses goûts. Un piano à queue occupe toujours une place d'honneur dans son cabinet de travail. Quand la préparation d'un discours l'a fatigué, lorsque les violences d'une discussion l'ont énévry, le ministre s'assoit près du clavier et se lance dans le domaine des rêves et sur l'océan des sons. Le soir, miss Balfour remplace son frère au piano, tandis que celui-ci l'accompagne au violon. En janvier 1887, il oublie les premières responsabilités ministérielles en parlant d'Handel aux lecteurs de l'*Edinburgh Review*. Tout en caractérisant et admirant le génie du vieux maître, il insiste, avec fierté et confiance, sur le développement de l'art musical à la fin du dix-neuvième siècle.

S'il a le temps de goûter des sensations, avec toute la délicatesse de ses nerfs, il n'a plus celui d'écrire de larges ouvrages. La publication des *Bases de la Croissance*, en 1895, après les laborieuses années passées à la tête de l'Irlande, est un tour de force. Il sera difficile de le renouveler. Les quelques articles, qu'il avait donnés à des *Reviews* entre 1882 et 1887, n'ont point eu de suite. Les honneurs universitaires, qu'il accumule sur sa tête, donnent parfois à A.-J. Balfour l'occasion de parler d'un poète connu ou d'une idée morale. Mais d'ordinaire la

haute culture, qui reste le caractère et le charme de son esprit, ne se manifeste plus que dans les discours parlementaires et dans les conversations intimes. Elle ne se trahit, en apparence du moins, que dans l'étendue de sa curiosité et la valeur de sa bibliothèque, le nombre des citations et l'élégance de la forme. Mais elle n'en a pas moins exercé sur le rôle politique d'A.-J. Balfour, — dont l'autorité a été parfois discutée et la popularité compromise, — une influence aussi certaine, sinon aussi heureuse, que ses instincts aristocratiques.

Dans les salons princiers, sa longue taille d'universitaire timide domine un cercle où se pressent les têtes ceintes de diadèmes et les habits barrés de rubans bleus. S'il est trop anglais, pour ne point accueillir avec bonhomie ses fermiers, pour ne point tendre une main cordiale à ses inférieurs, il n'en a pas moins souvent, au Parlement, dans l'abord, l'accueil froid, dans la discussion, le ton dédaigneux.

Ce défaut de son caractère, la supériorité de sa culture ont empêché jusqu'ici A.-J. Balfour d'inspirer à l'opinion politique cette admiration passionnée qu'ont connue, à certaines heures de leur carrière, lord Beaconsfield et Gladstone, de laisser sur les flots mobiles des événements cette marque durable qu'ont imprimée lord Randolph Churchill et J. Chamberlain. Il n'a point inventé de tactique nouvelle ni déchaîné d'ardents courants. Un peu isolé par ses dons, autant que par ses défauts, ce gentilhomme philosophe subit les impulsions populaires, plus qu'il ne les dirige, réussit davantage dans la discussion théorique que dans l'action créatrice.

Certes, lorsque lord Salisbury lui confia le secrétariat d'Etat pour l'Irlande, A.-J. Balfour sut y déployer une indéniable activité et y faire œuvre utile.

L'agitation bat son plein. Les ligueurs pullulent. L'argent afflue d'Amérique. Parnell règne en maître. Le nouveau secrétaire d'Etat est accueilli avec une méprisante ironie : « C'est une élégante et fragile créature, en proie à une langueur aristocratique qui l'oblige à prendre les attitudes des plus abandonnées », écrit le *Freeman's Journal*. « Ce pauvre papillon » va être broyé. « Cette fleur de serre », « ce lis cueilli d'hier », va se faner en quelques heures. Pauvre oiseau fait pour chanter « sur les aubépines blanches », et qui vient voleter au milieu d'une atmosphère de tempête ! Le moineau, le papillon, le lis surent résister.

Cromwell a échoué en Irlande, s'écria un jour A.-J. Balfour, parce qu'il n'a eu recours qu'à des mesures répressives. Je n'imiterai pas cette erreur. Je serai aussi inflexible que Cromwell lorsqu'il faudra faire respecter les lois ; mais, en même temps, je serai aussi radical qu'aucun réformateur, quand il s'agira de corriger les abus et, en particulier, de donner satisfaction à tous les griefs relatifs à la terre. »

Le très honorable John BURNS

John Burns est né au mois d'octobre 1850, dans le faubourg de Londres, à Battersea. Jadis, au sud de la Tamise, s'étendait un marécage, Saint-Peter's Ey (pour Island), que l'accent traînard des ouvriers a transformé en Battersea. Au

dix-huitième siècle, ce marais fétide devint un village coquet. Bolingbroke, un des orateurs les plus éloquents qui aient illustré le Parlement britannique, un des écrivains les plus brillants qu'ait connus la littérature anglaise, vécut paisiblement à Battersea et voulut reposer dans sa vieille église. Swift, Thomson habiterent sous son toit, et c'est dans une des chambres qui donnaient sur la Tamise que Pope écrivit l'*Essai sur l'homme*. Aujourd'hui, la tombe de Bolingbroke est le seul souvenir qui subsiste du bourgeois ancien. Par delà le parc, monotone et sali, envahi par des flots d'enfants, s'étendent à perte de vue les rues mornes, les maisons sombres d'un faubourg ouvrier.

La famille de John Burns appartenait aux rangs les plus modestes de ses habitants : « Depuis ma tendre enfance, disait-il, il y a dix-neuf ans, le ministre aux juges d'Old-Bailey, devant lesquels il était traduit pour avoir prononcé des discours trop ardents, j'ai été en contact avec la pauvreté sous ses formes les plus hideuses. »

Son père et sa mère sont d'origine écossaise. De bonne heure le père mourut. La misère succéda à la gêne. John Burns aidait souvent sa mère à rapporter de Park-Lane au logis, le paquet de linge sale, par les nuits d'hiver les plus rudes. Au fond du panier, on avait mis quelques morceaux de pain ou de gâteau pour John Burns et ses frères. Un matin, à une heure, sur leur route vers Vauxhall, la mère et l'enfant déposèrent leur lourde charge pour se reposer près du Palais du Parlement ; et le gars de s'écrier : « Maman, si j'ai la force et la santé, plus tard, aucune mère ne travaillera comme vous le faites aujourd'hui. »

La vaillante femme, en bonne Ecosse, n'admettait pas que son fils, malgré la nécessité de gagner le pain quotidien, manquât l'école. Il suit assidûment la classe primaire de la paroisse Sainte-Marie. Le vicar d'alors, aujourd'hui chanoine, se souvient encore du zèle que déployait le jeune Burns dans son étude de la Bible et des services qu'il rendait dans la maîtrise paroissiale. A la distribution des prix, il eut l'honneur de recevoir des mains du professeur Huxley un traité de la Physiologie. En remettant ce prix au gamin, l'illustre savant lui cita quatre vers :

Un caillou dans un petit ruisseau
A décidé de cours de bien des rivières.
Une goutte de rosée sur une plante naissante
A répété pour toujours le chène géant.

Pour préciser l'influence de l'école primaire, John Burns se sert d'une formule moins lyrique : « Elle m'a appris à avoir le corps propre, l'esprit clair et l'estomac sobre. »

Mais il fut impossible à l'enfant de résister aux bas. Dès l'âge de dix ans, il dut gagner son pain et celui de ses frères. Tour à tour employé dans une fabrique de bougies, garçon de bureau, il impose son autorité, autant par son zèle laborieux que par ses poings redoutés. Mais il se sent une vocation irrésistible pour le métier d'ajusteur-mécanicien. Il entre comme aide rieur dans l'établissement métallurgique Wilson & Vauxhall. Le jeune homme économise sur ses gages. Il va même, malgré ses maximes antialcooliques, jusqu'à remplir le rôle de garçon de café le dimanche, pour gagner deux à trois francs de plus. Et lors-

qu'il a amassé le petit pécule nécessaire, il se fait accepter comme apprenti ajusteur dans les ateliers Thorn, à Millbank. De même que le gamin, qui aidait sa mère à gagner le pain quotidien, était un écolier modèle, le jeune ouvrier, qui arrive à établir sa réputation professionnelle, est aussi un lecteur acharné. La vie de Charles XII produisit sur son esprit une vive impression.

Un exemple est célèbre. Jusqu'en 1908, John Burns n'a jamais eu qu'un seul paletot ; et encore lui fut-il donné par un admirateur. Un hiver, il essaya de le mettre, il attrapa un refroidissement. Il jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus. Lorsque le *leader* ouvrier partit en janvier, pour les Etats-Unis, ses amis obtinrent qu'il emportât un pardessus, mais il ne le mit jamais.

La formation professionnelle et l'éducation morale marchaient de pair, dans la vie du jeune homme, comme dans celle de l'enfant.

Carlyle éblouit l'apprenti ajusteur. Et plus tard, dans les discours du *leader* ouvrier, dans certaines phrases martelées et scintillantes, on retrouve le souvenir des méditations d'autrefois. Ruskin charme J. Burns. Et il affirme que dans ses efforts au *London County Council* pour élargir les rues, raser les masures, créer des parcs, il a été inspiré en partie par l'auteur de *Stones of Venice*. J. Stuart Mill convertit le jeune ouvrier. « C'est après avoir lu sa réfutation du socialisme que je compris que j'étais socialiste. Il m'apparut que si ces pages, rédigées par un écrivain singulièrement éminent, contenaient les pires objections qu'on pouvait adresser à ce système, sa vérité devenait évidente. Un communaliste exilé à Londres, V. Delahaye, achève la conversion et complète l'éducation. Ses formules tranchantes, ses visions claires produisent une vive impression sur le cerveau de l'apprenti. Et il commence déjà au coin des rues, du haut des bornes, à dire sa colère et ses espérances.

Les besoins, autant que l'esprit d'aventure propre à sa race, le poussent à s'expatrier.

A vingt et un ans, il s'embarque comme contremaître mécanicien sur les steamers anglais qui font le service dans le Bas-Niger. Il a rappelé ce souvenir à M. Chamberlain dans un discours justement célèbre prononcé aux Communes le 6 février 1900 :

Je suis allé pour un an dans l'Afrique occidentale. J'étais là — l'honorable député l'ignore probablement — comme mécanicien employé par une compagnie dont le ministre des Colonies était un actionnaire largement rémunéré. Je sais comment les indigènes sont traités, et je dirai qu'il y a une tendance en Afrique, grâce, dans une importante mesure, aux agents de notre administration civile et aux capitaines de notre marine, à faire respecter les devoirs de bonté. La situation des indigènes y est supérieure à ce qu'elle est dans d'autres parties. Elle n'est point, cependant, aussi satisfaisante que bien des personnes veulent le penser. J'ai vu commettre des actes de cruauté qui m'ont rempli de honte pour mon pays.

En Afrique, comme à Londres, l'énergie morale reste le caractère dominant de cette vigoureuse personnalité. Enfant, John Burns aide sa mère et pense à ses frères. Apprenti, il inspire le respect par sa conscience et sa discipline. Mécanicien, il suit avec régularité les cours du soir. Contremaître, embarqué sur un vapeur dans des pays malsains, il pro-

teste contre les actes de cruauté et étonne ses camarades par sa sobriété, son courage et ses lectures.

Son antialcoolisme proverbial lui vaut le surnom de *Burns Pot-à-Café*. Sa tempérance était à la hauteur de son courage. Un jour, à Akassa, un de ses camarades sort de la tente qui abrite la chaudière, poursuivi par un serpent. J. Burns vole au secours du fuyard, ramasse une pelle et coupe en deux l'animal. Une autre fois, les deux hommes revenaient à bord d'un canot à vapeur : l'hélice se détache, tombe. L'eau est limpide, peu profonde. Il faut plonger, saisir l'hélice et la replacer sur l'arbre. La mer est infectée de requins. « Vous êtes marié, s'écrie J. Burns à son compagnon. Je suis célibataire. Si l'un de nous doit exposer sa vie, c'est à moi de le faire. » Et il saute à l'eau.

Ni les aventures, ni le travail, ni le climat ne parviennent à épuiser cette débordante énergie. Le mécanicien a emporté dans son sac un exemplaire de l'*Economie politique* de Stuart-Mill, et sous les tropiques, dans l'atmosphère humide et torride de la Nigeria, il lit et relit. Dans les décombres d'une maison européenne, il trouve un volume dédicé d'Adam Smith, *Richesse des Nations*. J. Burns le recommande, et l'ajoute à sa bibliothèque portative. Les romans en étaient bannis. Seuls, l'ancien Testament et les sciences économiques trouvent grâce auprès de cet ouvrier mécanicien.

Quand il eut économisé une somme rondelette, John Burns quitte le Niger et revient en Europe. Il consacre tout son pécule, — et l'anecdote est caractéristique, — à développer son instruction. Il achète peu de livres ; ce n'est point une culture générale qu'il ambitionne. Il dédaigne les idées. Il recherche les faits ; et le jeune contremaître consacre plusieurs mois à voyager en Europe. Mais il ne part point seul.

Avant de s'embarquer pour l'Afrique, John Burns s'était épris de la fille d'un charpentier, employé dans les constructions navales, Miss Gale. Mais ce gamin de près de seize ans, au teint brun et aux yeux noirs, qui passait son temps à étudier l'économie politique et ses dimanches à prêcher dans les rues, étonnait trop la jeune fille pour qu'elle pût le comprendre et l'aimer. En 1880, elle passa devant un square, lorsqu'elle reconnut le visage de l'apprenti, mûri par les aventures et bronzé par les soleils. Il parlait. Et son élocution déchainait de longues acclamations. Leur caractère inquiète la police. Des agents se précipitent, empoignent l'orateur et l'emmenent au poste. La pitié et la colère préparent la voie à des sentiments plus tendres.

Six semaines après ils étaient mariés et partaient pour le Continent. Une enquête sociale leur tint lieu de voyage de noces. Lorsque les économies furent épuisées, John Burns revint à Londres, se remit au travail, redevenu ouvrier mécanicien et construisit de ses mains le premier tramway électrique qui ait circulé outre-Manche.

J. Bardoux.

Imprimeur-gérant : QUINTARD

Paris, Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot

Au théâtre des Capucines :

AFGAR, ou les LOISIRS ANDALOUS

Opérette de MM. Michel Carré et André Barde

MUSIQUE DE CHARLES CUVILLIER

"L'Eté de la Saint-Martin", chanté par M. Berthez

Mouv! de Valse modéré.

AFGAR

L'hiver pa-rait Dans la fo-rêt Qu'il dépouille a-vec mi-nu-

Or l'homme aussi Se sent tran-si Quand l'hiver vient lui dire: On

Mouv! de Valse modéré

PIANO

ti - e: Les ar-bres nus sont de - ve-nus De vieux messieurs à cal-vi-ti-

fer - me! De-meu-re coi, tu sais pourquoi, Tu n'as plus à payerton ter-

pp

- e. Pour eux n - i ni C'est fi - ni Le pa-tron les force à la grè - ve Quand

- me! Il baisse le nez, Conster-né, Au foad il n'en mè-ne pas lar - ge, Lors-

tout à coup Cou-cou, cou-cou C'est moi qui re- viens dit la sè - ve

- qu'un beau jour, Plai-sant re-tour, Il sent son cœur battre la char - ge:

mf

Aus-si - tôt les vieux ga-lan-tins Se mettent à leurs bout-on-niè - res

Il jail - lit du foy-er é - teint Un feu de pail - le qui l'in-vi - te

Des bou-quets de fleurs printa-niè - res C'est l'é-té de la Saint Mar-tin.

Il faut qu'il en pro-fi - te et vi - te: C'est l'é-té de la Saint Mar-tin.